

# Violence

La violence n'est pas <sup>la</sup> l'accoucheuse de l'histoire <sup>mais</sup>  
(Marac).

Elle est l'histoire même : la force est littéralement le contenu des sociétés, non pas ce qu'elles refoulent, mais ce qu'elles organisent, l'horizon d'affrontement qui situe le dialogue.

La paix, c'est la guerre (froide ou non) continuée par d'autres moyens.

La pire violence, dit Héraclite, est dans l'absence de guerre, le calme du troupeau.

Mais la loi et l'ordre

qui sont le fruit des violences passées autant que le garant des violences futures

reposent sur un chantage permanent :

la barbarie policée définit la civilisation

Du <sup>la</sup> Moyen Âge <sup>mais</sup> (M. Arnold).

que Huizinga définissait d'un mot, <sup>du sang et des roses</sup>, nous ne sommes pas sortis.

Genet, "poète et martyr",  
s'interroge sur son propre culte de l'assassin,  
comme Shelley, non-violent,  
sur son goût des tempêtes,  
violences sans porteur.

Harmonie, dit le mythe,  
est fille de guerre et séduction :  
Mars et Vénus marchent main dans la main.

Chantage contre chantage,  
brutalité ou abandon,  
la violence révèle la violence :  
je cogne donc je suis;  
on me cogne donc j'existe.

Ainsi la violence rassure  
et chacun légitime son sursaut :

le colon et l'esclave (Styron, W. Harris),  
le lyncheur et le lynché (Faulkner, Ghelderode),  
l'insurgé et le tueur dans la ville (Valles).

Illegale ou legale, la chasse regne :  
chaque conscience poursuit la mort de l'autre  
(Hegel).

Mais le langage de la violence

est aussi fluctuant

que subjective sa perception :

pourvoyeurs

et destructeurs de legitimites,

les écrivains ne se contentent pas

d'évoquer les violences passées,

ni même de dénoncer

les insuffisances de la justice,,

bras vengeur de l'Etat

ou des dieux ;

ils s'interrogent aussi sur la violence du juste,

celle qu'il subit,

celle qu'il pratique,

ses violences intérieures,

sa passion .

L'utopie nous présente des mondes libérés de leur violence fondatrice, ou par elle.

La pastorale est un havre de non-violence.

La contre-utopie illustre la violence répressive du 'Talon de Fer' (London) ou la violence blanche du tout-prêtre dans l'hébétude d'un groupe sans émotion ni émeute ('le Meilleur des mondes', 'le Fugitif', 'Paradis pour tous').

L'appel à la violence libératrice (révolutionnaire) s'ancre sur le désir

d'en finir une bonne fois avec la violence (Y. Kemal).

L'apocalypse, elle, imagine la violence finale.

Le drame ne surgit qu'avec les violences qui s'enlisent

ou les paix qui se retournent : (Musset; Koteb Yacine)

par définition, la littérature ramène

dans le champ des violences spectaculaires

les violences inaperçues,

comme Dickens le travail des enfants,

Bernhard la souffrance des vieillards,

Soljenitsyne le Goulag.

La représentation n'est pas incitation :  
pourtant le porte-à-faux est là.

Mille récits savourent  
la violence des deux côtés :  
dans la révolte  
et dans sa répression.

D'où le statut troublant  
du héros meurtrier (le vengeur)  
qui cristallise  
et subit la vindicte sociale.

Révélant la violence,  
l'œuvre en prépare d'autres  
qu'elle désavouera :

dans la spirale de la colère,  
qui se distingue s'identifie.

L'épée qui tua le tyran est devenue tyran  
(Blake).

Réponse tyannique à la tyrannie,  
le passage à l'acte incarne un double viol.

Faire ou se faire violence,  
c'est tomber dans l'imaginaire de l'autre  
et se défigurer dans le miroir commun.

Refuser toute violence,  
c'est cautionner ses fruits (R. Rolland).

Et l'on a beau savoir que,  
dans les sociétés humaines,  
la violence va du dominant au dominé,  
comme dit l'inventeur du tranquillisant,  
c'est tout de même la révolte violente qui fascine  
comme si seule l'indignation faisait la dignité  
et l'agression (offensive ou défensive) la puissance.

La violence est le malheur de la dualité.

Tout Acte est Vertu (Milton).

Empêcher quelqu'un d'agir, voilà qui est meurtre  
Mieux vaut accomplir mal son acte à soi (Blake).  
qu'accomplir parfaitement celui d'un autre ('Bhagavad-gita').  
qu'elle passe par le conflit ou le martyre,  
par l'orgie ou la ruse,  
qu'elle attire ou détourne l'attention,  
comme le sacrifice,  
la violence se veut à la fois fondatrice  
et réparatrice (R. Girard).

De même que la guerre olympique  
est le pur produit de la compétition  
le désir d'extermination

définit le voisinage (Ballard, 'I.g.H.').

Être l'Unique sans rester seul est le rêve royal.

L'Empereur Jones (O'Neill)  
supprime son règne en tuant ses sujets,  
comme Caligula enseigne par l'injustice  
la révolte (Camus).

La violence donne toujours l'illusion de la clarté : elle est en pratique une sorte d'illuminisme, et désire toujours dissoudre une confusion.

Le retour à la violence classique (<sup>maitrisée</sup>, <sup>modulée</sup>) soulage les deux camps qu'elle ressoude : si toute différence ébauche une agression et suscite deux envies (cf Racisme), tout changement fait surgir la violence préventive qui empêche chacun de différer d'avec soi aussi bien que la violence de manifestation qui permet de proclamer les différences.

Le degré de "civilisation" d'une culture se mesure ainsi non seulement aux violences dont elle se flatte, mais aussi à celles qui la font rire : l'épopée et la comédie en sont les meilleurs signes. Pas de remords dans 'le Kalevala', 'l'Iliade' ou 'l'Odyssée', pas de honte chez Siegfried. Térence représente, pour rire, un esclave crucifié puis brûlé.

Si le drame est le remords de l'épopée ('Hamlet'),  
la tragi-comédie et la comédie  
célébrent la bonne violence ('le Eid',  
et le triomphe de la loi  
sur l'anarchie populaire ou féodale.

Le "bon pouvoir",  
c'est la violence saine prévisible,  
consciente et organisée,  
sans fureur héroïque ni compassion futile :  
Dante chante le Roi des rois,  
comme Vaillant illustre le bras de fer des âmes ('la Loi'),  
tandis que Schiller pleure sur Mary Stuart.

Solaire, diurne, éclatante,  
la violence (J. Fowles; I. Levine)  
jubile de séparer le jour de la nuit.  
La violence est la haine des flous crépusculaires.

Après avoir opposé le loup au chien  
et l'aigle à la colombe ('Tamerlan', 'Richard III',)  
l'écrivain célèbre la violence ouverte,  
l'ivresse qui se consume elle-même,  
le potlach intérieur  
d'une volonté de puissance sans fondation (Artaud  
Bataille, Mishima),  
placant la réparation sous le signe du feu  
et le salut sous celui de l'autodestruction.

Inclut-on le suicide dans les études sur la violence  
dont le culte est le nerf du réalisme suicidaire  
(Herzog, 'Aguirre'; R. Rolland, 'les Loups') ?

Paradoxalement,  
c'est quand la violence couve que tout le monde la nie.  
Les trois générations d'écrivains qui dirent avant 1914,  
et dès l'escalation

de l'Empire où le soleil ne se couche pas,  
que cette violence reviendrait sur sa terre d'origine  
se firent traiter de fous ou de lâches.

L'écrivain est et restera un prophète désarmé,  
sitôt qu'il refuse le sens de l'épopée.

La violence perdante est tragique :

la tragédie restaure la mémoire des vaincus.

Être du bon côté du manche définit l'abjection ;

l'écrivain humaniste voit le dessous des bottes

Le passage, récent, (M. Atwood).

de la tragédie héroïque aux tragédies de l'absurde traduit la mutation de la violence moderne.

Don Quichotte mène une guerre dépassée.

Othello tue la femme dont il vit, comme le géant idiot des 'Touris et des hommes' (Steinbeck).

L'Etranger tue pour rien (Camus), par haine d'un présent anonyme, n'importe qui.

De sang-froid (T. Capote)

ou dans la précision rituelle du délire (Fowles), l'exécuteur brise le lien

en même temps qu'il l'établit.

Ce qui compte, ce n'est pas la violence, c'est sa complexité.

La civilisation, c'est l'uniformisation des instincts d'un peuple (Nietzsche).

De cette violence,  
les sociétés complexes  
font le symptôme d'une régression :  
la bête humaine, "orange mécanique".  
L'histoire s'efface à mesure qu'elle progresse.  
Dickens rêve des guillotines  
qu'il condamne ('l'Histoire des deux cités'),  
comme Conrad du 'Cœur des ténèbres'.  
De quelle violence ne sommes-nous pas capables ?

Pour ses rêves de fer (Spinrad),  
Hitler aurait pu être interné.  
'Malaise dans la civilisation' (Freud) :  
chacun s'estime sage  
à la mesure des violences qu'il refoule,  
et habile  
selon qu'il distribue à d'autres le devoir de violence.

Car la violence qui s'exprime  
n'est pas forcément celle de qui l'exprime.

Si le prophétisme littéraire  
(contrairement au prophétisme religieux)  
s'attache à discerner les violences nouvelles,  
c'est parce que c'est d'avenir qu'il s'agit,  
même dans la régression.

Le mythe de l'Évènreur  
prépare la mise en place de la police urbaine  
contre "les classes dangereuses".

Le débat sur les seuils de violence acceptable  
(  
la guerre, pas la torture : Reita  
la prison, pas la mort : Hugo  
le meurtre, pas le viol : Faulkner  
le sacrifice humain, pas l'anthropophagie : Conrad  
reste ambigu,  
au point que la violence "pure" sautage  
(Barbusse ; Pozner),  
ne serait-ce qu'en justifiant qui s'y oppose,  
violemment :

Hérode éclaire Jésus venu porter l'épée.

Sade et 'Histoire d'O'  
me rassurent sur ma normalité :  
question de limites.

Le commandant de 'la Colonie pénitentiaire' (Kafka)  
franchit la limite  
et se soumet lui-même aux machines à punir,  
pendant que les fous minent  
la démarche cruelle de la révolution (P. Weiss,  
'Marat-Sade').

Le déchaînement équivoque  
des violences-libertés  
définit les crises,  
quelle qu'en soit la taille :  
c'est toujours  
contre la loi qu'on s'est donnée  
qu'on se révolte,  
contre l'intolérable qu'on a toléré.

« L'étonnant,  
c'est que les hommes ne se révoltent pas »  
(Shelley).

Le stupéfiant, c'est la liberté servie :  
celle qui se fait violence  
sous couvert du contrat  
et de la reconnaissance (La Boétie, Spinoza,  
Hobbes, Rousseau).

La surenchère spectaculaire  
des tragédies désamorcées  
fait aussi bien Godot  
que la "crise hystérique"  
(Charcot, Eysenck, Wittig) :  
le déchaînement à vide  
et la violence creuse  
consacrent le désir d'impuissance,  
qui explique la peur de sa propre violence.  
Le désir du censeur  
est aussi profond que l'instinct d'agression  
(Lorenz).

## Réveil tardif :

Cassandra vient déjà trop tard et Jonas a raison de se refuser à transmettre les semences de Dieu. Mais il finira par céder.

Sur le récit de violence et dans le cri de ses <sup>fr</sup> « enfants perdus », c'est de la Terreur du Bon Père qu'il s'agit. <sup>fr</sup> Il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant (saint Paul aux Hébreux).

Ce n'est pas la mort de Dieu qui explique la violence (<sup>fr</sup> Si Dieu n'existe pas, tout est permis<sup>7</sup>, dit l'Inquisiteur à qui tout est permis au nom de Dieu) mais bien sa survie qu'elle n'excuse pas.

La violence est l'âme du Dieu vengeur : le Déluge, l'Apocalypse, Sodome et Gomorrhe. Tous les violents sont intégristes.

Toutes les intégrations violentes.

En est-il d'autres ?

Il n'est pas de drame  
dont la violence égale les tragédies du lit<sup>77</sup>, dit Tolstoï.  
Le spectacle de la violence collective s'est fait plus rare :  
on ne fait plus le coup de poing dans la rue (Reats),  
on ne meurt plus en duel,  
on n'espose plus la tête des félons sur des piques  
(comme on faisait à deux pas du globe de Shakespeare),  
on ne coupe même plus les oreilles, le nez et la main  
aux médisants ou aux voleurs (Defœ)  
— sinon en terre d'Islam ;  
on n'enchaîne plus les fous,  
on ne les abandonne pas sur des bateaux ivres (K. A. Porter).  
On achève encore les chevaux et on bat les enfants.  
Au spectacle quasi quotidien de la violence réelle  
a succédé une débauche de spectacle  
qui nous a désappris la violence pratique.

Ce n'est pas la loi du talion  
qui s'est humanisée grâce à la loi d'amour,  
au sacrifice qui se finit avec les sacrifices<sup>78</sup> (R. Girard),  
c'est le talion spirituel qui s'est intimisé.  
Nietzsche :  
Il est terrible d'être le vengeur de sa propre loi.<sup>79</sup>

Dénoncer la violence institutionnelle (exemple : l'esclavage), c'est forcément cautionner la violence en miroir qui doit l'abolir (Styron, 'les Confessions de Nat Turner')

L'esclavage aboli révèle d'autres servitudes :

du courant abolitionniste

naît le mouvement pour l'émancipation des femmes.

DU mouvement pour les femmes,

le mouvement pour les bêtes (Tolstoi, Pergaud, Merle, Yourcenar),  
les plantes, les bébés.

Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres (Kerval).

L'Imagination,

parce qu'elle voit dans la vie des choses (Wordsworth),

amplifie la violence

et y indispose :

ainsi progressent

les noces de la colère et de la pitié  
qui commandent un art de la violence  
qu'en aurait bien tort de nommer non-violence.

Le roman de l'ambition meurtriére-suicidaire (Stendhal) annonçait l'organisation de la mobilité sociale.

Avant Flaubert, il y a des criminels ;  
après lui, dit Sartre,  
il y a du crime dans la société<sup>7</sup>,  
de la violence flottante,  
du meurtre d'âme sans assassin (Laisng).  
Avant Balzac, Darwin, Nietzsche ou Kipling,  
il y a des puissants ;  
après eux, il y a la volonté de puissance  
et la lutte pour la vie.

Avant la célébration (prémromantique)  
de la nature,  
il y a de grands enfants qui s'émerveillent :  
après, il y a l'écologie  
et la célébration des violences de la vie  
(Mickaësc).

En choisissant d'être du côté de la rancœur (<sup>L.</sup>  
Masson) ou de se crucifier sur la moindre des larmes (Maiakowski), les poètes ne se dérobent pas devant la violence (Lawrence, Mandelstam, Char) : ils tentent de l'accoupler à bien d'autres mystères que ceux de la compétition.

Quant à elle, elle est toujours entière et nul ne peut la doser. Paradoxalement, les poètes de la cruauté (Lautréamont, Byroz) sont aussi ceux qui chantent la bonté (Shakespeare); Sade, à la section des Picques, se déclare pour l'abolition de la peine de mort : reconnaître dans la violence active (la seule qui franchisse le seuil des surdités sociales) le cri d'une agonie fut la tâche irréaliste des poètes.

L'<sup>11</sup> 'ahimsa' de Gāndhī n'est pas la non-violence : il est le <sup>11</sup> 'ne-pas-nuire' (comme déjà chez Thoreau).

<sup>11</sup> Toutes les voies du Paradis sont fermées sauf celle des larmes <sup>11</sup> : quoi de plus violent ?

Les rivaux sur leurs rives ne battent pas la campagne  
La violence entre choses, (M. Yerres).

êtres ou castes déjà classées  
est une violence passive même si elle passe aux actes,  
puisque elle consacre une situation sans la transformer.

La violence du renoncement  
ou celle du sacrifice (Euripide, Racine)  
valent la violence de réhabilitation ou d'appropriation.

Mieux,  
à la perception de la violence d'âme  
correspond une tyrannie nouvelle,  
celle de l'interprétation.

Ils sont comme des animaux en cage  
qui tenteraient de se nourrir en dévorant les clés  
(E. Bond).

À l'ombre de la psychologie  
se généralise le droit d'interpréter la vie des autres,  
ce qui parfois est pire que de les combattre  
(V. Woolf, S. Plath, A. Kavas).

La violence n'est pas seulement  
de l'ordre de l'avoir  
ou du faire :

elle touche à l'être symbolique,  
aux vérités secrètes qui nous font vivre  
et dont le viol (Novalis)  
ne fait jamais hurler au scandale.

E'est à la nudité des violences symboliques  
que nous infligeons  
ou subissons  
que méditent les poètes  
au nom du refus des violences inutiles.

La violence d'autocensure vaut la frénésie de cruauté  
Le lynchage symbolique vaut la persécution. (Strindberg).

Le sacrifice protège les communautés closes  
mais ne protège ni la communauté d'en face  
ni ses propres membres  
de la violence ordinaire ou de l'humiliation.

L'expérience poétique elle-même  
(la lente maturation des images ou de l'œuvre,)  
la fièvre créatrice

prédispose à comprendre  
la violence éruptive aux rythmes mystérieux :  
la peur d'être violent fait les violences tardives  
et sème sur la cité

le goût des catastrophes où chacun se défoule,  
croyant avoir suffisamment payé au dieu des répressions.

Si roman et théâtre s'intéressent tant aux victimes,

c'est parce que les poètes eux-mêmes  
ont l'expérience du mépris de la cité,  
et savent comment se désignent les bœufs émissaires :  
par la violence incomprise  
autant que par la soumission.

Aussi Feydeau investe-t-il un comique sans victime, tandis que Ambrekar œuvre à la réhabilitation collective des intouchables dont Prem Card ou Tagore légitiment la révolte : contre la physique de la haine qui a fait des objets du monde des obstacles (Empédocle), la courtoisie et le romantisme inventent la physique de l'attraction qui aimante le monde, même dans la répulsion.

La haine de soi qui fait le désir d'initiation dure, traduit la peur de la liquéfaction, et célèbre une renaissance monolithique (Gurdjieff). Kafka y discerne cette "haine glaciale de la vie" qui pousse à l'ascèse comme au meurtre. (Castaneda)

Ne pas nuire, c'est aussi ne pas se nuire.

Ne pas se nuire,  
c'est écouter sa peur

et faire confiance à sa frayeur (Rilke)  
au lieu de s'en libérer  
par les camouflages de la violence active.

Certes,  
sous le socialisme dont il rêve,  
Wilde précise que chacun gardera le droit de se nuire,  
limite inférieure de toute liberté :  
mais de même qu'Arjuna ne tuait que des ennemis morts,  
le poète ne détruit que ce qui est déjà détruit,  
faisant place aux violences des larmes et de la joie.

" Comme la vie est lente  
Et comme l'Espérance est violente " ,  
nous dit le Mal-Timé dans 'le Poët Mirabeau' .